

*Quand vous serez bien vieille*, Ronsard , Les Amours 1556

Quand vous serez bien vieille, au soir à la chandelle,  
Assise auprès du feu, dévidant et filant,  
Direz chantant mes vers, en vous émerveillant :  
« Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle. »

Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,  
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,  
Qui au bruit de mon nom ne s'aille réveillant,  
Bénissant votre nom, de louange immortelle.

Je serai sous la terre et, fantôme sans os,  
Par les ombres myrteux je prendrai mon repos ;  
Vous serez au foyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et votre fier dédain.  
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :  
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

---

*Si tu t'imagines*, Raymond Queneau L'Instant fatal ([1946](#))

Si tu t'imagines

Si tu t'imagines  
si tu t'imagines  
fillette fillette  
si tu t'imagines  
xa va xa va xa  
va durer toujours  
la saison des za  
la saison des za  
saison des amours  
ce que tu te goures  
fillette fillette  
ce que tu te goures

Si tu crois petite  
si tu crois ah ah  
que ton teint de rose  
ta taille de guêpe  
tes mignons biceps  
tes ongles d'émail  
ta cuisse de nymphe  
et ton pied léger  
si tu crois petite  
xa va xa va xa va  
va durer toujours  
ce que tu te goures  
fillette fillette  
ce que tu te goures

les beaux jours s'en vont  
les beaux jours de fête  
soleils et planètes  
tournent tous en rond  
mais toi ma petite  
tu marches tout droit  
vers sque tu vois pas  
très sournois s'approchent  
la ride véloce  
la pesante graisse  
le menton triplé  
le muscle avachi  
allons cueille cueille  
les roses les roses  
roses de la vie  
et que leurs pétales  
soient la mer étale  
de tous les bonheurs  
allons cueille cueille  
si tu le fais pas  
ce que tu te goures  
fillette fillette  
ce que tu te goures

1 Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage,  
2 Traversé çà et là par de brillants soleils ;  
3 Le tonnerre et la pluie ont fait un tel ravage,  
4 Qu'il reste en mon jardin bien peu de fruits vermeils.  
  
5 Voilà que j'ai touché l'automne des idées,  
6 Et qu'il faut employer la pelle et les râteaux  
7 Pour rassembler à neuf les terres inondées,  
8 Où l'eau creuse des trous grands comme des tombeaux.  
  
9 Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve  
10 Trouveront dans ce sol lavé comme une grève  
11 Le mystique aliment qui ferait leur vigueur ?  
  
12- Ô douleur ! ô douleur ! Le temps mange la vie,  
13 Et l'obscur Ennemi qui nous ronge le cour  
14 Du sang que nous perdons croît et se fortifie !

*Le lac (extrait), Alphonse de Lamartine, Méditations politiques 1820*

**Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,  
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,  
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges  
Jeter l'ancre un seul jour?**

**Ô lac ! l'année à peine a fini sa carrière,  
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,  
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre  
Où tu la vis s'asseoir !**

**Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,  
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,  
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes  
Sur ses pieds adorés.**

**Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence;  
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,  
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence  
Tes flots harmonieux.**

**Tout à coup des accents inconnus à la terre  
Du rivage charmé frappèrent les échos  
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère  
Laissa tomber ces mots :**

**« Ô temps ! suspends ton vol, et vous, heures propices !  
Suspendez votre cours :  
Laissez-nous savourer les rapides délices  
Des plus beaux de nos jours !**

**« Assez de malheureux ici-bas vous implorent,  
Coulez, coulez pour eux;  
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent,  
Oubliez les heureux.**

**« Mais je demande en vain quelques moments encore,  
Le temps m'échappe et fuit;  
Je dis à cette nuit : Sois plus lente; et l'aurore  
Va dissiper la nuit.**

**« Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,  
Hâtons-nous, jouissons !  
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive;  
Il coule, et nous passons ! »**

***Les Horloges, Emile Verhaeren, Au bord de la route 1891***

La nuit, dans le silence en noir de nos demeures,  
Béquilles et bâtons qui se cognent, là-bas;  
Montant et dévalant les escaliers des heures,  
Les horloges, avec leurs pas ;

Émaux naïfs derrière un verre, emblèmes  
Et fleurs d'antan, chiffres maigres et vieux;  
Lunes des corridors vides et blêmes,  
Les horloges, avec leurs yeux ;

Sons morts, notes de plomb, marteaux et limes  
Boutique en bois de mots surnois,  
Et le babil des secondes minimales,  
Les horloges, avec leurs voix ;

Gaines de chêne et bornes d'ombre,  
Cercueils scellés dans le mur froid,  
Vieux os du temps que grignote le nombre,  
Les horloges et leur effroi ;

Les horloges  
Volontaires et vigilantes,  
Pareilles aux vieilles servantes  
Boitant de leurs sabots ou glissant  
Les horloges que j'interroge  
Serrent ma peur en leur compas.